

LA MONTAGNE
SAINTE-GENEVIÈVE

GEORGES DUMÉZIL

JUPITER,
MARS,
QUIRINUS

nrf

Extrait de la publication
GALLIMARD

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



JUPITER,
MARS,
QUIRINUS

DU MÊME AUTEUR

Le Festin d'Immortalité, étude de mythologie comparée indo-européenne, Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Études, t. XXXIV, Geuthner, 1924.

Le Problème des Centaures, étude de mythologie comparée indo-européenne, Annales du Musée Guimet, Bibl. d'Études, t. XLI, Geuthner, 1929.

Légendes sur les Nartes, suivies de cinq notes mythologiques, Champion, 1930.

La langue des Oubykhs, Coll. de la Société de Linguistique de Paris, t. XXXV, Champion, 1931.

Études comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest, Abkhaz, Oubykh, Tcherkesse, A. Maisonneuve, 1932.

Ouranos-Varuna, étude de mythologie comparée indo-européenne, A. Maisonneuve, 1934.

Flamen-Brahman, Ann. du Musée Guimet, Bibl. de Vulgarisation, t. LI, Geuthner, 1935.

Textes populaires ingouches, avec trad. interlinéaire, commentaire et introd. grammaticale, A. Maisonneuve, 1935.

Contes lazès, avec trad. interlinéaire, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXVII, 1937.

Fables de Tsey Ibrahim (tcherkesse occidental), traduites littéralement avec une introduction grammaticale et un index des formes verbales (en collaboration avec A. Namitok), Ann. du Musée Guimet, Bibl. d'Ét., t. L, Geuthner, 1938.

Mythes et dieux des Germains, essai d'interprétation comparative, Leroux, 1939.

Mitra-Varuna, essai sur deux représentations indo-européennes de la Souveraineté, Bibl. de l'École des Hautes Études, Section des Sciences Religieuses, t. LVI, Leroux, 1940.

LA MONTAGNE
SAINTE-GENEVIÈVE

GEORGES DUMÉZIL

JUPITER,
MARS,
QUIRINUS

*Essai sur la conception
indo-européenne de la Société
et sur les origines de Rome*

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1941.

A la mémoire de
MARIE-LOUISE SJOESTEDT

JUPITER, MARS, QUIRINUS

INTRODUCTION

I. — *Les Indo-Européens.*

Au cours du troisième et du second millénaires avant Jésus-Christ se produisit l'événement le plus important de l'histoire temporelle récente de l'humanité : d'une région qu'on semble pouvoir situer entre la plaine hongroise et la Baltique, par vagues successives, partirent en tous sens des troupes conquérantes qui parlaient sensiblement la même langue. Que s'était-il passé? Désagrégation d'empires préhistoriques? Difficultés alimentaires ou climatiques? Impérialisme inné, appel confus du destin, maturation plantureuse d'un groupe humain privilégié? Nous n'en saurons jamais rien. Mais le fait est là : des courses centrifuges, en quelques siècles, asservissent à ces hardis cavaliers toute l'Europe du Nord, de l'Ouest, du Sud et du Sud-Est; les anciens habitants disparaissent, s'assimilent ou forment des îlots qui se résorbent lentement et dont il ne subsiste aujourd'hui que le « témoin » basque, au bout des Pyrénées, et, dans le Caucase, de petits peuples très originaux. En Asie centrale, quelques-uns poussent jusqu'au Turkestan, où leurs royaumes tiendront encore près de dix siècles après le début de notre ère, mal-

gré la pression chinoise, malgré les remous des Turcs et des Mongols. Certains, très tôt, et d'autres après eux, se ruent sur l'Asie antérieure; d'autres occupent l'Iran, cheminant jusqu'à l'Inde : mille ans avant Jésus-Christ, ils sont dans le Pendjab et déjà regardent le Gange où les Grecs du temps d'Alexandre les trouveront installés.

Par référence à l'aire ainsi couverte, le peuple inconnu d'où se sont détachés tant de rameaux a reçu des savants modernes un nom composé, purement symbolique, qui parle à l'esprit plus qu'à l'imagination : ce sont les *Indo-Européens*. On dit aussi les *Aryens*, en vertu de concordances dont la principale sera signalée plus loin¹.

Leurs chevauchées victorieuses n'échappent pas complètement à l'observation, du moins vers leurs points d'arrivée : dans tout le Proche-Orient, les nouveaux venus côtoient, heurtent et parfois soumettent de vieilles sociétés très civilisées, qui tenaient depuis longtemps leurs annales et dont les inscriptions signalent l'ouragan. Les conquérants eux-mêmes adoptent en partie les usages et les commodités des vaincus ou des voisins et se mettent à graver : entre la mer Noire et la Syrie, nous connaissons maintenant et nous lisons les archives cunéiformes des rois hittites, maîtres d'un de ces empires du second millénaire avant notre ère. Mais un fait domine tout le détail : partout où on les voit s'installer, ces armées ont perdu la liaison avec les corps qui opèrent dans d'autres régions, même proches. A plus forte raison ne reconnaissent-elles

1. V. pp. 112 et suiv.

pas pour parents ceux qui, par une randonnée antérieure, ont déjà foulé le sol où elles se fixent. Les langues se différencient. L'histoire, les mythes, les cultes se localisent. Les mœurs évoluent. Bref, nul sentiment ne survit de la communauté d'origine et les envahisseurs successifs bousculent indifféremment leurs plus intimes cousins et les autochtones les plus étranges. Plus tard, çà et là, quand les philosophes athéniens ou les grammairiens de Rome réfléchiront, ils admireront bien, par exemple, que le *chien* et *l'eau* portent presque le même nom en phrygien et en grec, ou que tant de mots latins sonnent si près des mots grecs de même sens : ils n'en concluront rien, sinon à l'emprunt ou à la constance de la machine humaine.

Et le jeu continue, cette fois en pleine lumière : les Germains submergent l'empire romain et donnent à l'Europe une nouvelle figure. Des flottes vont soumettre l'Afrique et l'Inde, les nouveaux mondes de l'Orient et de l'Occident, les îles des mers lointaines. Des colons sans scrupule dépeuplent en hâte et repeuplent une partie des Amériques, toute l'Australie. Après des succès éphémères, les concurrents arabes et turco-mongols sont éliminés : Alger, Le Caire, Bagdad tombent en vassalité, la Sibérie s'exprime en russe. Hormis quelques rares allogènes — Finnois, Hongrois, Turcs Ottomans — qui ont su se faire admettre et comme naturaliser sans perdre leur langue, l'Europe « parle indo-européen » et, par ses émigrants, fait « parler indo-européen » à tout ce qui compte dans trois autres continents et dans la moitié du quatrième. Aujourd'hui, au delà de luttes fratri-

cides qui sont peut-être le dur enfantement d'un ordre stable, on ne voit sur la planète qu'un coin de terre où pût grandir un appelant contre ce triomphe. Mais sans doute arriverait-il trop tard.

Pour toutes sortes de raisons qui tiennent aux conditions internes et externes du développement de la science, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que les grammairiens occidentaux découvrirent ce fait capital que le sanscrit de l'Inde et les langues de l'Iran, le grec, le latin, les langues germaniques, les langues celtiques, les langues slaves et baltiques, ne sont que des formes prises, au cours d'évolutions divergentes, par un seul et même parler préhistorique qui se définit par rapport à elles comme le latin par rapport à l'italien, au français à l'espagnol, au portugais, etc. La notion de « langues indo-européennes » était née. Un siècle d'admirable travail, auquel toutes les universités d'Europe ont collaboré, a permis de la préciser et de la nuancer, et l'on se fait aujourd'hui une idée nette de ce qu'était « l'indo-européen commun », au moment des grandes migrations qui l'ont brisé. Les recherches les plus récentes font même entrevoir par quelle évolution antérieure la langue commune avait atteint cet état final dont nos langues modernes sont des modifications diverses.

Bien entendu la question a d'autres aspects que l'aspect linguistique. Un aspect ethnique d'abord, que, depuis un siècle également, étudient par leurs méthodes propres les diverses écoles d'anthropologie. Rappelons le résultat le plus général de ces recherches : les Indo-Européens appartenaient à la race blanche et comptaient des représentants

des trois principaux types d'homme alors fixés en Europe, avec prédominance marquée du nordique.

Un aspect culturel ensuite, auquel se rattachent directement nos propres études.

*
* *

II. — *La religion des Indo-Européens.*

L'unité de langue ne suppose pas forcément l'unité politique; elle suppose en tout cas une sensible unité de civilisation : qu'on songe à la Grèce d'avant Alexandre, qui n'a jamais formé un Etat, mais qui, malgré les différences de dialectes et de mœurs, a eu constamment conscience et volonté de « parler grec », de « vivre grec ». Il est certain que les hommes qui s'exprimaient dans la langue indo-européenne avaient en commun un minimum de civilisation matérielle et morale. Il est légitime, en particulier, de parler de « la religion indo-européenne », étant bien entendu que cette unité n'impliquait pas l'uniformité et que chaque canton, comme plus tard chaque vallée grecque, chaque cité du Latium, chaque fjord norvégien, colorait à sa façon le bien commun.

Vers le milieu du xix^e siècle, avec un bel enthousiasme, les savants s'efforcèrent donc de reconstituer comparativement, en même temps que la langue, la religion des Indo-Européens et surtout ce qu'on regardait alors comme la partie essentielle de toute religion, la mythologie. L'entreprise était prématurée et elle a échoué. Les philologues et les linguistes qui s'y dévouaient ne disposaient pas

encore de cette nouvelle connaissance de l'homme, de cet humanisme élargi et rajeuni qu'a constitué, lentement d'abord, puis à un rythme et à un débit vertigineux, l'exploration méthodique des diverses branches de notre espèce. La situation est meilleure aujourd'hui : l'ethnographie et l'anthropologie ont permis d'observer, toutes vives, les formes que revêt la religion dans des sociétés de civilisation comparable, pour le niveau et pour les éléments, à celle des Indo-Européens; d'autre part, la psychologie et la sociologie ont éclairé le mécanisme interne de ces paganismes, leurs conditions d'équilibre, les fonctions qu'ils assurent, les évolutions qui les attendent. On s'est donc remis au travail depuis une vingtaine d'années, en France et en Allemagne surtout, et aussi en Suède, en Hollande, en Belgique, mais en se gardant des deux illusions du début. On ne croit plus que les Indo-Européens aient été des « primitifs »; on sait que ni leur civilisation ni leur langue ne permettent d'atteindre un « début », un zéro absolu; que l'une et l'autre portent au contraire la marque, la charge et le fruit d'un riche passé dans lequel notre vue ne peut guère remonter. D'autre part, on ne croit plus que les mythes soient d'ingénieux et vains symboles imaginés de toutes pièces par des chantres pour exprimer leur admiration devant les spectacles de la nature, ni les jeux de mots plus ou moins conscients de philologues préhistoriques; aux mythes solaires, aux mythes d'orage, aux « épithètes personnifiées » et autres produits des « maladies du langage », on fait aujourd'hui leur juste part, qui n'est pas grande; on sait qu'une religion

suppose, exprime, règle et coordonne des besoins et des efforts bien plus complexes.

* * *

III. — *Mythes, rites, religion, société.*

Réservant à la philosophie l'origine et l'essence des religions, et à s'en tenir à l'observation extérieure, on peut poser comme acquis les définitions et les principes suivants :

1° Un mythe est un récit que les usagers sentent dans un rapport habituel, d'ailleurs quelconque, avec une observance positive ou négative ou un comportement régulier ou une conception directrice de la vie religieuse d'une société. Loin donc d'être des inventions désintéressées, ou même des inventions libres de l'imagination, les mythes ne sont pas séparables de l'ensemble de la vie sociale : ils expliquent, illustrent et protègent contre la négligence ou l'hostilité, des liturgies, des techniques, des institutions, des classifications et des hiérarchies, des spécialisations du travail commun, du maintien desquelles sont censés dépendre le bien-être, l'ordre, la puissance de la collectivité et de ses membres. Il est donc impossible d'étudier les mythes sans étudier les formes de l'activité magico-religieuse, politico-religieuse, économique-religieuse, etc., des sociétés considérées. En particulier, chaque fois qu'un récit apparaîtra en liaison constante avec un rituel, on devra examiner si cette liaison n'est pas essentielle : elle l'est le plus souvent, et du même coup on sait quel était, pour les usa-

gers, le sens principal de ce récit, de ce mythe.

Le mythe reste donc, autrement qu'on ne le croyait il y a un siècle, le phénomène religieux supérieur, qui donne aux autres signification et efficace, et la « mythologie comparée », en ce sens, garde sa primauté; on peut même, par piété pour les premiers chercheurs, maintenir ce nom pour désigner la nouvelle forme d'étude comparée des religions indo-européennes. Mais la « mythologie comparée » moderne n'est possible qu'à condition d'incorporer à tous les étages de sa structure tous les phénomènes en relation avec les mythes, c'est-à-dire pratiquement toute la sociologie. On comprend mieux dès lors l'intérêt de nos études : s'il s'agit de groupes humains historiques, c'est leur physiologie et leur anatomie tout entières qui s'exposent dans les mythes, schématisées parfois ou idéalisées, mais plus nettes, plus saisissables, plus philosophiques qu'elles ne le sont lorsqu'on les considère seulement dans les accidents de l'histoire. Et s'il s'agit de groupes humains préhistoriques, l'analyse ainsi comprise des mythes reconstitués par comparaison donne le seul moyen de connaissance objective.

2° Dans la vie d'une société, il est peu de « moments rituels » importants qui n'aient qu'une fonction, qu'un seul sens : un geste sacré tend à être aussi puissant, aussi fécond que possible, tend à être total. Il est certes légitime de parler, par exemple, de « rites purificateurs », mais on ne doit pas oublier que les usagers tâchent en même temps, et par ces mêmes rites, de faire prospérer leurs champs et leurs troupeaux, d'obtenir longue vie,

de nuire à leurs ennemis, etc. Il en est de même pour les mythes, avec la circonstance supplémentaire que les jeux naturels de l'imagination et de l'association des idées les enrichissent plus facilement encore. Aussi est-il rare qu'un mythe n'ait qu'un sens. Et c'est ici que, très souvent, il est légitime de restituer une part accessoire aux anciennes interprétations naturalistes : l'indien Indra n'est pas l'orage personnifié, certes; il est la projection divine de la classe des guerriers; cela n'empêche pas que ses combats célestes ont été certainement assimilés aux phénomènes atmosphériques où interviennent le nuage, l'orage, la pluie. Les mythologies de l'Amérique et de l'Afrique montrent constamment, à nu, sans qu'il soit besoin d'interpréter, ces mouvements simultanés, ces harmoniques de l'imagination sur des plans divers.

3^o Suivant le génie des peuples, les mythes, solidaires des rites, sont orientés vers le merveilleux ou vers le vraisemblable, supposent un monde différent du nôtre ou se présentent comme des histoires, comme de l'histoire ancienne ou même récente. Ici le récit fait intervenir des dieux, des héros fabuleux, des monstres; là simplement des personnages qu'on croit « historiques » : héros nationaux, ennemis de type humain. Dans les deux cas, pourtant, ils répondent aux mêmes besoins et méritent le même nom. Sur le domaine indo-européen, Rome, abstraction faite des influences grecques facilement décelables, représente à l'extrême ce type de mythologie à forme historique. Qu'on feuillette ce livre infiniment précieux, ce véritable traité de sociologie religieuse, sans équivalent dans

l'antiquité classique, que sont les *Fastes* d'Ovide : chaque fête, chaque geste rituel y est justifié par un, deux, trois récits qui se présentent presque tous comme de l'histoire ; ce sont pourtant des mythes, au même titre que ceux qu'on lit, malheureusement coupés de tout support rituel, dans la *Théogonie* d'Hésiode ou dans les « poèmes divins » de l'*Edda*.

4° Les mythes ne meurent pas toujours en même temps que disparaissent, sous des influences diverses, les formes de vie politique ou économique, les rites religieux qu'ils avaient d'abord contribué à maintenir. La mythologie irlandaise a ainsi survécu à la christianisation. Mais elle s'est tournée tantôt en légendes (liées à des noms historiques ou géographiques), tantôt en contes (anonymes), et si elle n'avait pas été, dès les premiers siècles de sa déchéance, consignée en lettres par des clercs heureusement attachés aux traditions, elle ne nous serait parvenue qu'érodée, banalisée, couverte aux trois quarts par les lieux communs du folklore international. C'est une grosse question de savoir si les thèmes des contes sont nés dans des temps très anciens de mythes dégénérés ou si, pour l'essentiel, ils représentent un genre de production imaginative qui a toujours été autonome. Mais à coup sûr cette vivace forme de littérature populaire, sous tous les climats, envahit sans délai, défigure et dévore les mythes dont une fonction sociale précise ne défend plus l'originalité. Le mythologue ne doit pas perdre de vue cette évolution ; souvent, en effet, un texte lui livre un mythe déjà désaffecté mais dont la dégénérescence folklorique n'est qu'à un stade précoce.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	9-40
I. Les Indo-Européens.....	9
II. La religion des Indo-Européens.....	13
III. Mythes, rites, religion, société.....	15
IV. Point de départ : religions des Indo-Iraniens, des Celtés et des Italiotes.....	20
V. Le problème des cadres sociaux et religieux.....	24
VI. Méthode comparative et philologies particulières...	27
VII. Explication du livre.....	32
VIII. Mythologie comparée et histoire romaine.....	36
IX. Transcriptions.....	40
 CHAPITRE PREMIER. — Les trois classes sociales indo- iraniennes	 41-68
I. Les castes dans l'Inde ancienne.....	41
II. Les classes sociales dans l'ancien Iran.....	45
III. Les fonctions sociales chez les Scythes.....	49
IV. Théorie et pratique.....	56
V. Les classes, les fonctions et leurs dieux.....	57
VI. La société, l'univers et les couleurs.....	63
 CHAPITRE II. — Jupiter, Mars, Quirinus	 69-99
I. Rāj et brahman, rex et flamen dialis.....	69
II. <i>L'ordo sacerdotum</i> et les trois flamines majeurs..	72
III. Jupiter, Mars, Quirinus.....	74
IV. Jupiter et la magie, Mars et le combat.....	78
V. Mars et la guerre, Quirinus et la paix.....	84
VI. Quirinus et les grains.....	90
VII. Les fonctions sociales, l'univers et les couleurs....	94
 CHAPITRE III. — Les trois flamines majeurs	 100-128
I. Les flamines.....	100
II. La société indienne et la société romaine.....	101
III. Les trois fonctions et leurs flamines, les trois castes et le brahmane.....	104
IV. Le flamine et le brahman parmi les prêtres.....	107
V. Les classes sociales des anciens Celtes.....	110

	Pages.
VI. Fonctions sociales et représentations diverses chez les Celtes.....	113
VII. Les brahmanes et les druides dans la société.....	117
VIII. Pontifex.....	123
CHAPITRE IV. — Ramnes, Luceres, Tities.....	129-154
I. Les tribus romaines primitives.....	129
II. Romains, Sabins, Étrusques dans le peuplement de Rome.....	131
III. Properce, IV, 1, 9-32.....	136
IV. Les Ramnes.....	141
V. Les Luceres.....	142
VI. Les Tities et les dieux de Tatius.....	143
VII. Interprétation fonctionnelle et interprétation ethnique.....	148
CHAPITRE V. — La guerre des Sabines.....	155-198
I. Les Ases et les Vanes.....	155
II. La guerre des Ases et des Vanes.....	159
III. La guerre des Romains et des Sabins.....	161
IV. La guerre des Tuatha Dè Danann et des Fomôre..	167
V. La querelle d'Indra et des Açvin.....	174
VI. Tatius et Numa.....	178
VII. Difficultés.....	182
VIII. Fonctions sociales et représentations diverses chez les Romains.....	188
CHAPITRE VI. — Les fils de Numa.....	199-219
I. Dislocation des traditions romaines.....	199
II. Classes et frères dans l'Inde et en Iran.....	200
III. Les fils de Numa.....	203
IV. Pomponii, Pinarii, Mamerci, Calpurnii.....	207
V. Fonctions sociales et frères chez les Germains et chez les Celtes.....	214
CHAPITRE VII. — Les talismans de la maison du roi. 220-245	
I. Les talismans des Scythes et des Iraniens.....	220
II. Les trésors des Tuatha Dè Danann.....	225
III. Ancilia et Salii.....	234
IV. Le fabliau d'Attus Navius.....	241
CONCLUSIONS ET QUESTIONS.....	246-261